

4

Le genre dans l'historiographie de l'Afrique de l'Ouest et du Centre

L'irruption de la femme dans le champ de l'histoire en général est chose relativement récente. Elle est liée aux explosions sociales des années 1960 et à l'élargissement de la curiosité dans des directions nouvelles. En 1965 encore, Pierre Grimal écrivait :

Les historiens n'écrivent guère que l'histoire des hommes... Ils profitent de l'ambiguïté, en bien des langues, confondant sous un même nom les représentants de l'espèce humaine en général et ceux du sexe masculin ; sous prétexte de raconter l'histoire des « hommes », ils s'en tiennent à celles des maris, des frères, des fils et des pères (Grimal 1965:7).

Il est du reste à noter que l'histoire de la femme, dans diverses sociétés et époques, présente des difficultés, ce qui explique son apparition tardive dans les préoccupations de l'historiographie ; difficultés dues à la fois à la nature des sources et aux incertitudes des méthodes. Ce n'est donc que dans la seconde moitié du XXe siècle que le genre fait son insertion dans l'historiographie. Cela s'explique par la conjonction de trois facteurs : de nouvelles orientations épistémologiques des sciences sociales, qui intègrent davantage des dimensions autrefois marginalisées, l'influence des luttes féministes, l'essor des études sur le genre. On retiendra à cet égard l'implication volontariste des femmes dans les luttes politiques contre le militarisme et le fascisme, en Europe surtout.

L'historiographie des femmes, dans d'autres continents, notamment l'Amérique du Nord et même l'Amérique latine, connaît également une grande avancée, et a même déjà obtenu un certain nombre d'acquis. En Afrique de l'Ouest et du Centre, le genre a été prioritairement envisagé dans une perspective sociologique et anthropologique,¹ et constitue un terrain récent pour l'histoire. I. B. Kaké apparaît comme un précurseur en la matière. Dans son ouvrage, *Combats pour l'histoire africaine*, il reproduit un de ses remarquables articles, publié dès 1970, sur « Le rôle de la femme

dans l'histoire africaine ». A la misogynie qui prévaut en Occident jusqu'à la fin de XIX^e siècle, avec notamment le préjugé « salique » qui éloignait les femmes de la vie publique, Kaké oppose une Afrique ancienne où le rôle et la place de la femme dans la société sont plutôt valorisés. Les épouses des rois étaient, de toutes les femmes, celles qui pouvaient atteindre aux dignités des plus hautes. Dans l'ancien Dahomey, elles étaient des conseillères écoutées. Chez les Ashanti tout comme dans l'ancien royaume du Ghana, c'est le matriarcat qui prévalait : le successeur du roi est élu parmi les fils de sa sœur aînée. Mais les femmes ne se contentaient pas uniquement de ce rôle de régence ; très fréquemment, elles régnaient et gouvernaient. Il en fut ainsi de la reine Pokou, fondatrice héroïque et mythique chez les Baoulé de la Côte d'Ivoire, ou de Anne Zingha, reine du Congo au XV^e siècle. Le chroniqueur arabe Ibn Battutah nous signale par ailleurs qu'au XIV^e siècle déjà, la reine Kossa était associée de plein droit au trône de l'empire du Mali.

Le métier des armes n'était pas non plus inconnu des Africaines. L'exemple le plus célèbre est celui des amazones du roi du Dahomey. Contraintes à la chasteté durant leur temps de service, elles étaient devenues le fer de lance de l'armée du roi Guézo ; fortement organisées, elles avaient à leur tête des femmes-officiers portant des titres, comme leurs homologues masculins. Un autre domaine où la femme jouait un rôle majeur est celui de la religion. Dans le pays manding, existe une région appelée *moussodougou* (pays des femmes). C'est là que jadis les hommes venaient s'initier aux grands mystères. Au demeurant, dans bien des régions en Afrique de l'Ouest et du Centre, la femme était au centre des rites à caractère religieux ou cosmique, comme ceux de la fertilité du sol ou pour implorer la pluie.

Outre les fonctions rituelles, les femmes ont également excellé dans des activités économiques, bien avant la colonisation. En pays Yoruba (Nigeria de l'Ouest), les femmes étaient d'excellentes commerçantes et parvenaient à gérer de grandes affaires. C'est ainsi que Tinoubou, nièce du chef supérieur de Lagos, parvint à monopoliser pratiquement le commerce entre cette ville portuaire et l'*hinterland*, se risquant même dans le trafic des armes à feu. Il apparaît dès lors que la place et le rôle de la femme dans la société africaine furent considérables, ce qui disqualifie les stéréotypes et préjugés d'une « femme africaine esclave, sans droits, accablée de lourdes tâches et exploitée par l'homme ». En vérité, la femme avait une position privilégiée et son pouvoir était une réalité fort originale, avec une large responsabilité.

Ce constat contraste avec la faible attention que les historiens de l'Afrique ont accordée à la femme. On a même parlé « d'invisibilité » de la femme dans les ouvrages traitant d'histoire politique. On peut, à tout

le moins, constater leur marginalisation, surtout dans les grandes synthèses historiques qui affichent une masculinité hégémonique. Ainsi Ajayi et Crowder, dans leur *History of West Africa*, n'offrent aucun chapitre cohérent sur la femme. On constatera, dans la même optique, qu'aucune femme ne figure dans le comité scientifique de l'Histoire générale de l'Afrique par l'UNESCO, et que dans les huit volumes, le genre n'est envisagé que de manière fragmentée et périphérique.

Une tendance nouvelle s'est amorcée, depuis environ trois décennies. Elle cherche à restaurer la place de la femme dans l'historiographie. Des ouvrages spécialisés à caractère historique qui intègrent le genre sont de plus en plus nombreux : et des changements surviennent aussi bien dans les problématiques que dans la méthodologie. Alors que dans les années 1970, les thèmes récurrents étaient liés au mariage des femmes rurales, dans la décennie 1990, de nouveaux axes historiographiques émergent : le fait féminin est perçu comme entité, et des thèmes novateurs permettent d'appréhender le rôle des femmes dans la vie politique coloniale et post-coloniale, leur militantisme devenant un thème de recherche allant de la biographie à la réflexion politologue. Si le nombre d'ouvrages sur la femme reste encore limité, on a davantage d'articles de revue qui, dans une double perspective empirique et théorique, procèdent à des études de cas, tout en ouvrant de nouvelles pistes de réflexion sur les questions du genre, parmi les historiens.

A cela s'ajoute la création, dans de nombreux Départements d'Histoire des Universités d'Afrique de l'Ouest et du Centre, d'Unités de valeur portant sur le genre, qui apparaît dès lors comme un champ intéressant et novateur dans le domaine des sciences sociales. Les cours portent sur différentes périodes historiques, avec des thématiques riches et variées sur l'économie, la politique, la production du savoir, le développement intellectuel et la promotion sociale. Si, dans cette approche, l'histoire demeure la discipline de référence, on perçoit que le genre se prête davantage à l'approche pluridisciplinaire où l'histoire tire parti des outils méthodologiques de l'anthropologie et de la sociologie. C'est dans cette perspective que le Département d'Histoire de l'Université de Yaoundé I a instauré un enseignement animé par Odile Chatap Ekindi. Cet enseignement a débouché, au niveau de la Maîtrise et du DEA, à la production de mémoires dignes d'intérêt sur le genre, notamment : Tchipezi Pauline, 1991, « Approche historique de la condition féminine chez les Bamiléké de l'Ouest Cameroun : le cas des Bamboutos de 1930 à 1984 », Etoki Ngando Brigitte, 1999, « L'image de la femme dans la société beti du Sud Cameroun pré-colonial et dans l'Égypte pharaonique : étude comparée » ; Ngonguè Régine Aurore, 1999, « Féminisme et femmes africaines à la lumière de l'histoire ».

Il incombe aux jeunes générations d'historiennes africaines d'explorer au maximum le récent phénomène du développement des études féminines, pour une recherche systématique des faits relatifs à l'histoire du genre, y compris par des méthodes d'investigation différentes ou complémentaires de celles qui sont utilisées dans l'historiographie classique. L'utilisation du genre comme catégorie analytique intégrée à la production de l'histoire, malgré sa jeunesse, a déjà conduit à des résultats appréciables et prometteurs. Il importe de former en Afrique de l'Ouest et du Centre des spécialistes dans ce domaine, en leur suggérant une optique renouvelée de l'histoire, dans le choix des problèmes et dans la façon de les poser, tout en les imprégnant des débats fructueux sur l'histoire des femmes, dans d'autres régions du continent et ailleurs dans le monde. Ce champ de recherche, passionnant et déterminant dans la déconstruction d'une historiographie phallogratique, produit des mutations profondes dans les sciences sociales, en révélant ses potentielles richesses, avec des pistes de recherches qui foisonnent, allant de la femme procréatrice à l'histoire de la culture et des mentalités.

Mais ce dont il faut se prémunir, c'est l'élaboration d'une histoire-revanche ; d'une histoire instrumentalisée qui privilégierait le militantisme aux dépens des canons qui président à la production historique, à savoir l'objectivité, la rigueur et le sens de la mesure. L'histoire des femmes ne devrait pas se limiter à une histoire faite uniquement par les femmes. Des hommes devraient s'investir dans ce territoire de recherche nouveau, ce qui atténuerait cette focalisation outrancière sur la femme, pour promouvoir, par la recherche, un changement des rapports hommes-femmes, à tous les niveaux de l'activité sociopolitique. C'est là un autre défi de l'historiographie de l'Afrique de l'Ouest et du Centre.

Le champ historique sur le genre dans ces deux régions n'a pas encore révélé toutes ses richesses ; les pistes de recherche foisonnent, comme l'attestent les références suivantes :

- Afary, J., 1989, « Some reflexions on Third World Feminist Historiography », *Journal of Women History*, 1:2.
- Coquery-Vidrovitch, C., 1994, *Les Africaines, Histoire des femmes d'Afrique noire du XIXe au XXe siècle*, Paris, Desjonquères.
- Dubois, C., 1994, *Femmes d'Afrique centrale*.
- Dianzinga, S., 1994, « Le rôle des femmes dans la transition démocratique du Congo », *Cahier d'Histoire Immédiate*, n° 6, pp. 115-125.
- Diara, F.A., 1971, *Les femmes africaines en devenir. Les femmes Zarma du Niger*, Paris, Anthropos.
- Fieloux, M., 1977, « Femmes invisibles et femmes nouvelles. A propos des événements Ibo de 1929 », *Cahiers d'Etudes Africaines*, 64, vol. XVII.
- Halkin, N.J. et Bay, E.G., 1976, *Women in Africa, Studies in social and economic change*, Stanford, CA, Stanford University Press.

- Histoire des femmes en Afrique, groupe Afrique noire*, 1987, Laboratoire tiers-monde, Université Paris, VII, n.11, Paris, l'Harmattan.
- Imam, A. M., 1988, The Presentation of African Women in Historical Writing, in S. J. Kleinberg (ed.), *Retrieving Women's History: changing perceptions of the role of Women in politics and society*, Paris, UNESCO.
- Kniebichler, Y., Goutalier, R., 1985, *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock.
- Konaré Ba-Adam, 1993, *Dictionnaire des femmes célèbres du Mali. Des temps mythico-légendaires au 26 mars 1991, précédé d'une analyse sur le rôle et l'image de la femme dans l'histoire du Mali*, Bamako, Jamana.
- Kwesiga, J., *Women's access to Higher Education in Africa, Uganda's Experience*, Kampala, Fountain publ.
- Mba, N.E., 1982, *Nigerian women mobilized: women's political activities in Southern Nigeria, 1900-1965*. Berkeley: Institute of International Studies, University of California, XII.
- Ndaywel, e Nziem, 1981, « La femme et la politique dans les royaumes d'Afrique centrale », *Cahiers Congolais d'Histoire et d'Anthropologie*, tome 6.
- Oyekanmi, F. (ed.), 1997, *Men, Women and Violence*, Dakar, CODESRIA Publication, 617 p.
- Revue Canadienne des Etudes Africaines*, 1972, « The role of African women, Past, Present, Future », n°5.

Ces références présentées ici à titre illustratif prouvent à l'évidence que, de plus en plus, des efforts sont faits pour réintégrer la femme d'Afrique noire dans une dimension historique plus concrète et plus globale. Elles suggèrent également une optique renouvelée et à multiples variables, dans le choix des questions et dans la façon de les résoudre. On notera enfin que le genre est envisagé de façon diachronique, sur la longue durée, allant de l'époque pré-coloniale à l'histoire du temps présent. Ce qui manque sans doute encore, c'est un ouvrage d'orientation méthodologique qui poserait la problématique des sources, souvent rares, et leur exploitation judicieuse ; ouvrage qui par ailleurs porterait sur les débats théoriques, sur une histoire qui, pour l'instant, se présente surtout de façon empirique.

Note

1. Par exemple, J.F. Vincent, 1976, *Traditions et transitions, entretiens avec les femmes Beti du Sud-Cameroun*, Paris, Berger Leurault ; et J.C. Barbier (dir.), 1985, *Femmes du Cameroun, mères pacifiques, femmes rebelles*, Paris, Karthala.

